

Que faut-il enseigner et comment évaluer les connaissances ?

Tout examen du débat sur l'école montre que l'on se préoccupe davantage des notes, des diplômes et des perspectives d'emploi que des aspects pédagogiques. Une manière de replacer ceux-ci à leur juste place serait peut-être de dissocier les fonctions, et le rôle de l'enseignant, de ceux de l'examineur. *

Georges HADDAD, directeur de la recherche et de la prospective en éducation, Secteur de l'éducation, Unesco

Les élèves et les étudiants d'aujourd'hui ont de plus en plus de mal à se rendre compte et à se convaincre que le temps passé sur les bancs de l'école est censé leur permettre d'accumuler un « capital cognitif », en prévision de l'avenir. Parce qu'elles sont peu ou mal décrites, des professions qui, de plus en plus, s'inscrivent dans le secteur des services ou celui de la culture, demandent des efforts d'imagination tels, que, très souvent, les jeunes ne voient pas comment ils peuvent consacrer tant de temps et d'énergie à la poursuite d'objectifs encore indiscernables. On a perdu le lien entre l'éducation, les métiers et les professions, de même que les professions stables et familières ont été remplacées par une infinie variété de tâches qui défient toute velléité de classification, et sont vouées à un avenir incertain. Si les enfants jouent toujours à la marchande ou au soldat, deux professions qui ne devraient pas disparaître de sitôt, on en connaît peu qui font semblant d'être ingénieurs, entrepreneurs ou analystes financiers. Le nombre de professions a beau-

* Cette réflexion est en grande partie le fruit d'échanges et de discussions avec Jean-Pierre Aubin. Son ouvrage, *La Mort du devin, l'émergence du démiurge* (éditions Beauchesne, 2010), aborde, entre autres, ces questions.

Nous avons tendance à nous interroger sur les diplômes et les débouchés, c'est-à-dire sur les problèmes liés à l'évaluation des connaissances, plutôt que sur la nature de ces connaissances ou sur la façon dont elles ont été acquises.

coup augmenté depuis le début de la révolution industrielle, depuis la Deuxième Guerre mondiale, et plus encore depuis l'avènement de l'ère informatique. L'éducation, facteur primordial dont tout dépend, directement ou indirectement, doit s'adresser non seulement à tous les jeunes mais aussi à la population tout entière dans le cas de l'éducation continue (aussi appelée éducation tout au long de la vie), tout en tenant compte de ces contraintes.

Les défis du « méta-enseignement »

Si, par formation professionnelle, nous désignons toute formation qui prépare à un métier stable, le champ des connaissances est clairement défini et déterminé ; il nous suffit d'enseigner et de stimuler l'aptitude à l'application et au perfectionnement, en faisant intervenir la capacité à imiter et à s'identifier, en utilisant des formules toutes faites et en posant des problèmes de manière plus simple... Sans même nous en apercevoir, en faisant ainsi l'économie de l'analyse, nous perdrons dans le même temps l'ac-

cès aux éléments nécessaires à la résolution des problèmes.

Les progrès techniques engendrant une activité productive de moins en moins stable, nous devons favoriser des mécanismes d'apprentissage de plus en plus flexibles, au lieu d'accumuler un ensemble de connaissances (intellectuel ou autre). Dans une profession éphémère, la validité d'une qualification est limitée par la durée de vie utile des connaissances acquises, et devrait donc comporter une date de péremption. Paradoxalement, la formation à ce type d'activité temporaire nécessite des connaissances abstraites, et donc universelles, partagées par de nombreuses personnes, alors que l'expérience concrète est unique et ne concerne qu'un petit nombre de spécialistes. C'est en analysant une situation pour en extraire l'élément essentiel, et en déterminant le pourquoi et le comment, que nous pouvons parvenir à l'abstrait. « Apprendre à apprendre », à réfléchir, à douter, à remettre en cause certains aspects des vérités établies de notre patrimoine culturel ou technique tout en apprenant à respecter le consensus, telles seront à l'avenir les missions de l'enseignement professionnel, que nous pourrions appeler « méta-enseignement » ou « méta-pédagogie ». Les hommes et les femmes à qui l'on aura, dès leur plus jeune âge, appris comment résoudre des problèmes garderont dans leur subconscient, dans la suite de leur existence, le besoin de trouver des solutions à des questions simples, et donc de réfléchir en profondeur aux problèmes complexes. Il s'agit simplement d'apprendre comment s'adapter rapidement à la création et à l'évolution des nouvelles professions car ce qui, aujourd'hui, fait l'objet de recherches, comptera parmi les métiers de demain. Au-delà des mécanismes cognitifs, quels sont les types de connaissances qu'il convient d'enseigner, et à qui ? Toutes les

La faculté de penser, de raisonner et d'imaginer, difficile à évaluer, a cédé le pas à l'apprentissage par cœur, facilement mesurable. La mémorisation a détrôné les processus de la pensée, la réaction a supplanté l'anticipation, et le dogme a chassé le doute.

connaissances, et à tous. Etant donné qu'un cerveau n'absorbe qu'une petite parcelle de l'ensemble des connaissances et des savoir-faire disponibles, il s'agit de dispenser toutes les connaissances disponibles à l'ensemble de la population, en divisant la somme des connaissances en une multitude de parts cohérentes assimilables par l'esprit. L'important, en effet, c'est le sens que l'on donne à ce que l'on apprend, ainsi que la solidité des liens qui maintiennent la cohésion des connaissances accumulées. A moins d'être ancré à une base solide, à peine acquises, les nouvelles connaissances seront oubliées. Il faut acquérir un certain degré de connaissance sur un sujet donné pour se rendre compte qu'on est loin d'en avoir une parfaite maîtrise. La base de connaissances doit être assez solide pour que les nouvelles connaissances puissent s'y arrimer.

Système de notation sur le marché du savoir

Cela étant, nous avons tendance à nous interroger sur les diplômes et les débouchés, c'est-à-dire sur les problèmes liés à l'évaluation des connaissances, plutôt que sur la nature de ces connaissances ou sur la façon dont elles ont été acquises.

Contrairement aux biens et aux services qui sont, eux, mesurables et quantifiables, une « unité de connaissance », cela n'existe pas. Et pourtant, depuis plusieurs centaines d'années, de même que le marché économique fixe les prix, sur le marché du savoir, et pour des raisons identiques, des systèmes de notation (échelles) ont été définis : l'association d'un chiffre pour mesurer tel ou tel savoir, non pas en fonction de sa valeur financière mais de sa « valeur cognitive », qui n'a pas plus de réalité que les unités de connaissances. Quand une chose n'existe pas, il suffit que l'esprit l'invente. Ont ainsi été inventées des unités virtuelles de connais-

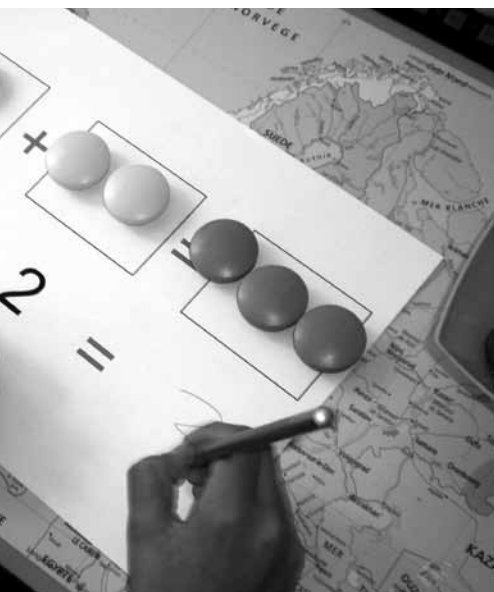


© DK

sances, aussi subjectives que psychologiques, des systèmes de notation, et – comme c'est actuellement la grande mode – un système de classement des diplômes dans la perspective du marché de l'emploi. L'évaluation des connaissances s'applique aussi aux échelles de salaires dans le secteur des connaissances (« secteur intangible »). Le temps étant compté, la vitesse d'exécution des tâches cognitives est souvent utilisée comme une mesure des connaissances lors du processus d'évaluation, y compris lorsque les tâches exigent de la réflexion, et donc du temps.

L'effet pervers de la « bonne note »

A la faveur d'une complicité collective, on a maintenu l'illusion qu'un chiffre « objectif » pouvait résumer l'évaluation des connaissances et masquer, sous une apparence prétendument objective, des méthodes totalement subjectives. A chaque fois cependant, ces méthodes d'évaluation ont entraîné des effets pervers, beaucoup plus pernicious qu'on a pu le croire à la lumière de ces pratiques séculaires, par exemple dans le domaine de l'éducation. Le plus grave, quoique le moins visible, de ces effets, tient à la nécessité de concevoir ou de sélectionner des champs de connaissances susceptibles



Les mathématiques ont perdu leur attrait, car l'école a détourné ce savoir, pour enseigner une forme hybride qui se prête facilement à la notation.

La technique des questions à choix multiples en est un bon exemple; elle a fait de l'évaluation une comédie...

d'être notés à l'aide d'unités de mesure totalement fallacieuses. Il a fallu formater et normaliser les connaissances afin de pouvoir les mesurer de façon quantitative (ou économique), au moyen d'une échelle. La faculté de penser, de raisonner et d'imaginer, difficile à évaluer, a cédé le pas à l'apprentissage par cœur, facilement mesurable. La mémorisation a détrôné les processus de la pensée, la réaction a supplanté l'anticipation, et le dogme a chassé le doute. La félicité intense qui couronne les efforts déployés pour comprendre ou acquérir de nouvelles connaissances est remplacée par l'orgueil d'obtenir de bonnes notes. Il est exact que le système de notes incite généralement les enfants à s'imiter l'un l'autre, et à renforcer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais c'est oublier qu'il n'y a de meilleur rival que soi-même, et que rien ne vaut de fixer soi-même ses objectifs et d'être son propre juge.

Prenons l'exemple des mathématiques. Elles ont perdu leur attrait, leur magie pour les enfants, car l'école a détourné ce savoir, qui est naturel pour l'esprit humain, pour enseigner une variante des mathématiques, une forme hybride qui se prête facilement à la notation. La technique des questions à choix multiples (QCM) en est un bon exemple;

elle a fait de l'évaluation une comédie, et a pour conséquence désastreuse de corrompre les connaissances qu'elle régit. Elle a fait des hauts lieux de l'éducation de vulgaires supermarchés aux rayons remplis d'informations en petites portions, prémâchées et emballées sous vide.

Séparer enseignement et évaluation

Obtenir de bonnes notes, décrocher un diplôme, tel est le principal objectif de trop nombreux étudiants condamnés/destinés à devenir des esclaves salariés gorgés d'informations, dans une société où la notion même de bonheur est mesurable (mais où le calcul de la misère provoquée par le chômage et l'insécurité de l'emploi est tabou). Une note, ce n'est guère qu'un billet de banque dans le « capital humain » auquel sont aujourd'hui identifiés les étudiants. Ces derniers sont devenus des investisseurs qui achètent des diplômes attestant de leur éducation codifiée au moindre coût intellectuel, et vendent leurs produits au plus offrant. C'est une alchimie absurde, une alchimie inversée qui transforme l'or pur du savoir en un vil chiffon de papier que l'on échange contre des dollars, ou qui est même confondu avec les billets verts.

Si l'on sépare les fonctions d'en-

seignement et d'évaluation, l'examineur pourra comparer des échantillons plus importants d'élèves et d'enseignants. Quant aux enseignants, ils pourront eux-mêmes juger de l'efficacité de leurs méthodes pédagogiques en comparant, sur la durée, les résultats qu'ils obtiennent avec ceux de leurs collègues, et seront en mesure d'accorder toute leur attention à la transmission et à l'acquisition des connaissances et des modes de comportement. La réflexion n'est pas aussi naturelle qu'on le croit, et l'habitude de penser peut exiger un violent effort mental. Grâce à un partage des tâches entre l'enseignant, qui estime que la curiosité doit être satisfaite, et l'examineur, qui récompense un tel résultat par des notes, l'acte d'apprentissage en deviendra plus facile pour les jeunes.

Une bonne gestion des relations entre les enseignants, les élèves et leurs parents permettra de résoudre l'épineux problème de l'évaluation objective, et de mettre l'accent sur les questions plus importantes que sont les méthodes d'enseignement et le comportement. Il sera ainsi plus facile de changer d'orientation lorsque, souvent sous l'influence des tendances imposées par leurs futurs employeurs du public ou du privé, les élèves et les étudiants se retrouvent engagés sur une mauvaise voie.

Si, sur le plan économique et à vitesse de croisière, il n'y aurait qu'un prix minime à payer pour séparer les enseignants des examinateurs, il en va tout autrement pour le « coût culturel » qui, en raison de l'inertie du développement culturel, sera certainement élevé. C'est pourquoi nous devons réfléchir sérieusement à cette proposition qui, sans être la panacée à tous les maux actuels de l'Éducation, est un premier pas pour tenter de résoudre un problème complexe, lui-même à l'origine de bien d'autres difficultés. ●